

REPRISE. Ressortie le 14 mars de *Mon 20^e siècle*, premier long métrage d'Ildiko Enyedi.

Siècle des lumières



L'an dernier, l'Ours d'or attribué à Ildiko Enyedi pour *Corps et âme* sonnait comme une revanche pour la cinéaste hongroise, qui avait jusque-là vécu un début de 21^e siècle assez amer, puisque son dernier film pour le cinéma (*Simon le mage*) remontait à 1999. Comme un signe, c'est le tournant du siècle, mais celui d'avant, qui avait révélé cette cinéaste atypique. C'était donc au printemps 1989. Le mur de Berlin se fissurait déjà de l'intérieur et *Mon 20^e siècle* remportait la Caméra d'or à Cannes.

Serti dans l'écrin d'un noir et blanc dense et altier, le film démarre dans la magie d'une nuit américaine visitée par les mânes de Thomas Edison. Ses guirlandes à incandescence trouent la nuit de la Saint-Sylvestre 1880, et sous ce ciel d'annonciation électrique naissent des sœurs jumelles séparées à la naissance. De New York à Budapest, des deux orphelines à la fée électricité, des amphes universitaires aux boudoirs en passant par l'Orient-Express, le récit se permet d'étonnants sauts de puce télégraphiques, allant jusqu'à inventer son propre territoire imaginaire, entre rêverie technologique, mélodrame sororal et feuilleton populaire. Mais le film n'est pas tout entier parfumé à la nostalgie Mitteleuropa tant

il est aussi imprégné du *zeitgeist* d'alors. Il n'est pas interdit de voir dans les croisements aventureux de ces deux sœurs (en 1900, dans leurs 20 ans, l'une est femme du monde, l'autre tentée par l'anarchie) la métaphore d'une vieille Europe fracturée à la veille d'une réunification pressentie. L'ambition, plus modeste et originale que celle d'une fresque à l'échelle du continent, est de saisir avec malice et légèreté quelques contradictions d'une Histoire où tout n'avance pas à la même vitesse. L'avancée des sciences ne va pas sans une certaine inertie des mœurs; les stratégies d'émancipation restent tributaires d'une nécessité de dissimulation et d'intrigue.

Malgré son contexte très désinésiné, le film est aussi un manifeste contre les déterminismes historiques et fictionnels. Le destin de ces héroïnes dédoublées (incarénées par la même Dorothea Segda) s'apparente plutôt à une collection de possibles vies rêvées. La belle assurance joueuse de ce conte historique, mais très affranchi de l'impératif de vraisemblance, laissait augurer d'une carrière aventureuse pour la cinéaste. Cela n'est pas tout à fait advenu. Raison de plus pour se laisser aimer par les crépitements de ce film feu follet.

Joachim Lepastier